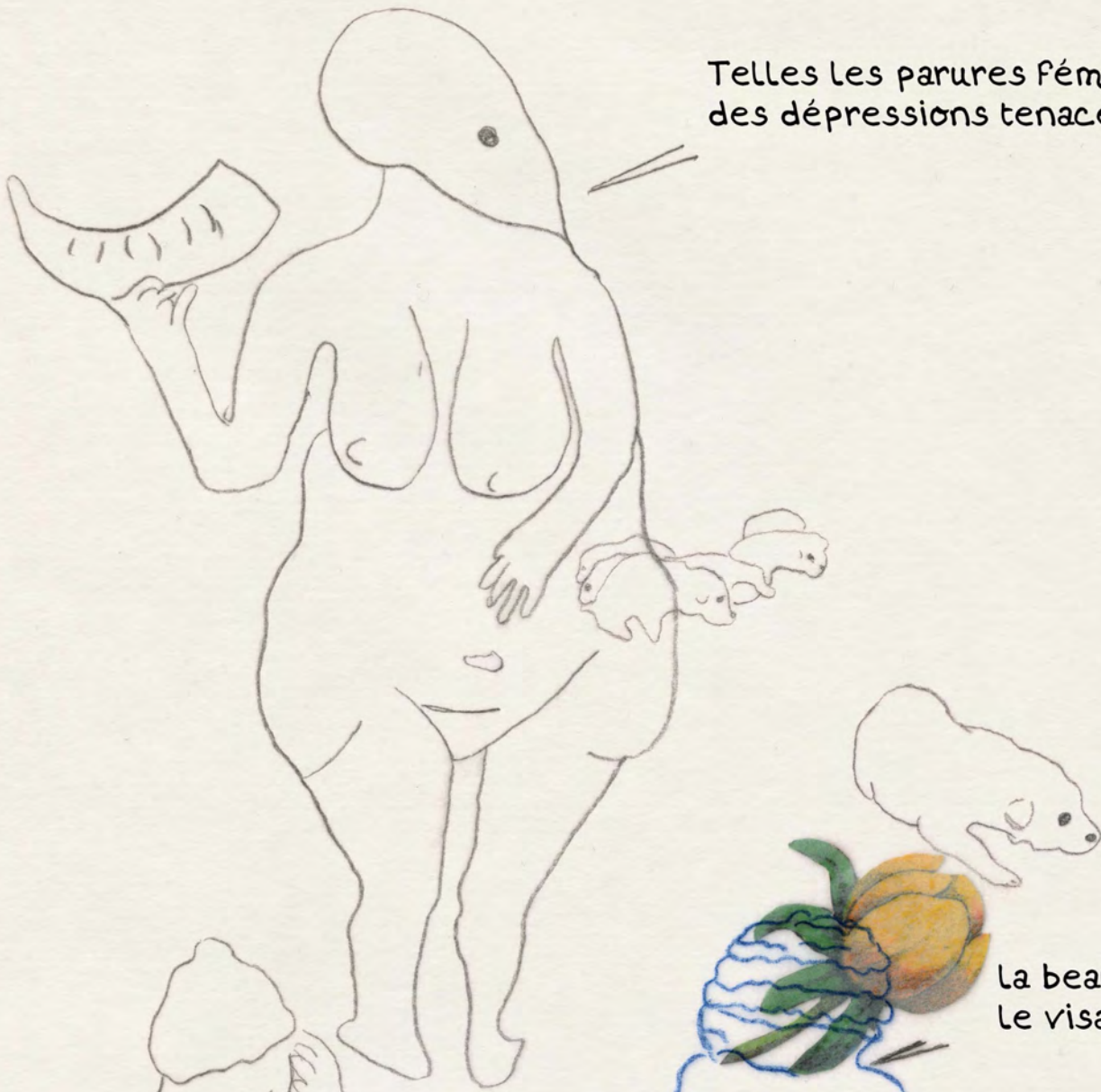


Telles Les parures Féminines voilant
des dépressions tenaces,



La beauté se manifeste comme
Le visage admirable de la perte,



elle La métamorphose pour La Faire vivre.

La sublimation seule résiste
à la mort.



Le bel objet capable
de nous envoûter
dans son monde



nous paraît plus digne
d'adhésion que toute cause
aimée ou haïe

de blessure ou
de chagrin



Un déni de la perte? Elle peut l'être :
une telle beauté est alors
périssable et
s'éclipse dans la mort.

L'artiste qui se consume
de mélancolie est le plus acharné
à combattre la démission symbolique
qui l'enrobe...

jusqu'à ce que
la mort le frappe

comme triomphe final
sur le néant de l'objet perdu...





La poitrine rebondie
esquisse un triangle



à l'intérieur du rectangle
très bas et allongé de la niche
qui constitue le cadre du tableau.

Pourquoi,
Ô mon âme, es-tu si triste ?

Pourquoi,
mon âme, es-tu si triste ?

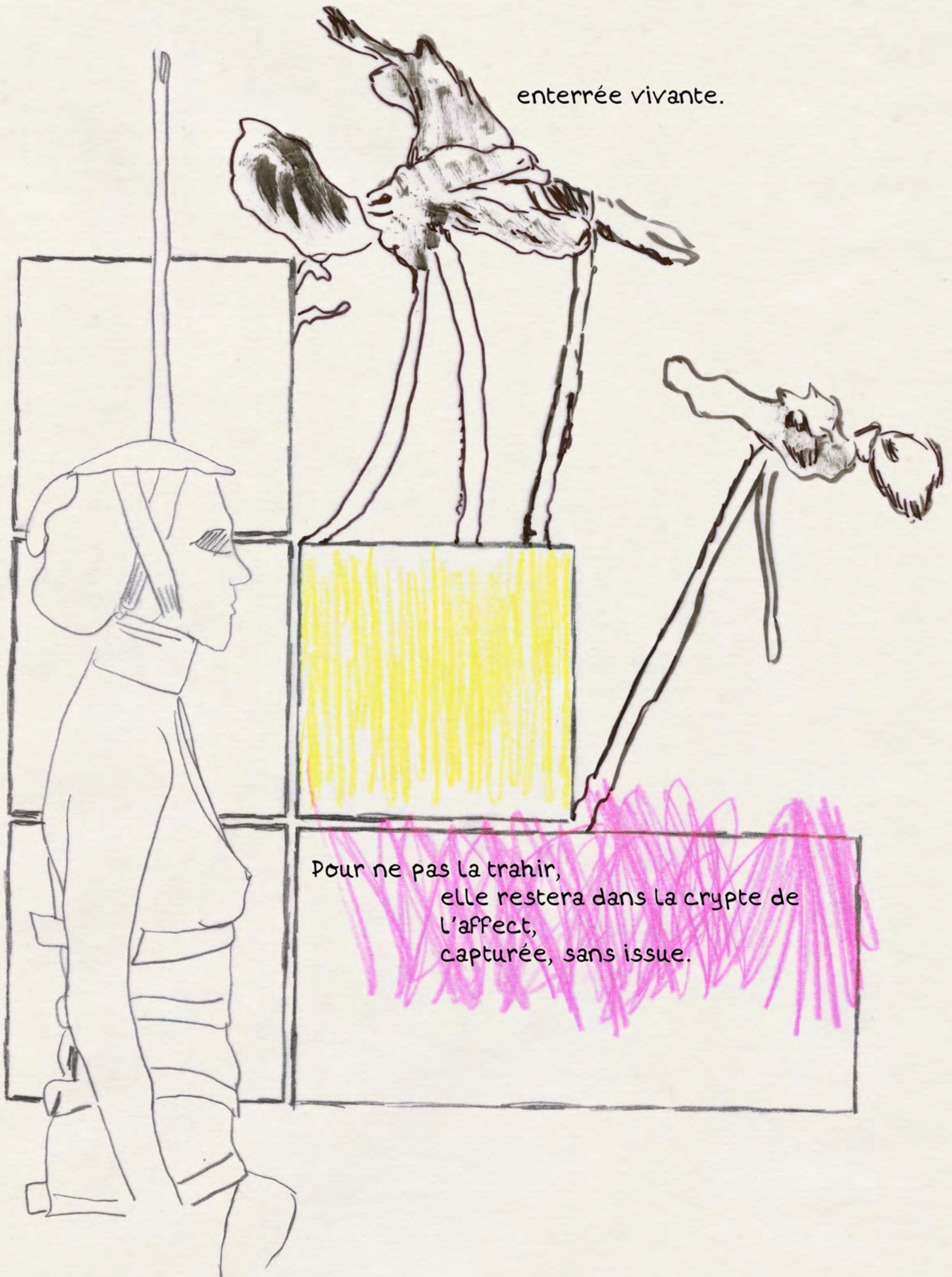


Et pourquoi me troubles-tu ?

Ma parole est une convention,
une belle façade taillée
dans une langue étrangère.



La langue morte que je parle
(et qui annonce mon suicide) cache une chose



La parole n'est-elle pas notre seconde nature ?



Pourtant j'en est l'étranger de sa langue.

C'est peut-être ça qu'on cherche
à travers la vie,

rien que ça,





Le plus grand chagrin possible

pour devenir soi-même avant de mourir.

C'est Céline qui dit ça,
L'écrivain.

J'ai lu ça dans le bouquin
que je lis en ce moment,

c'est «Soleil noir» de Julia Kristeva.

Ce que je te dis depuis tout à l'heure
vient de là.

Mais continuons de parler en marchant, ça me fait du bien.

Ce soir j'enverrai quelques planches à «Déconfetti».



On en était à : « mon âme », la tristesse,
la mélancolie.

Sur la couverture de mon livre,
un Folio essais,
on voit le détail d'un
« Portrait de la femme du peintre
avec ses deux aînés ».



Il y a cet enfant (un des deux aînés), on devine
qu'il regarde sa mère (qu'on ne voit pas).

Juste la main sur son épaule.

La main de sa mère.



Et lui si triste.

Ça me rapelle une jeune Fille vue sur le net,
une vidéo qui fixe pour toujours...

(Oui, je sais que ce n'est pas pour toujours)

Donc, je cherchais ce morceau
(je ne le trouvais nulle part) et
je vois cette très jeune Fille
qui le joue.




Et elle a l'air si triste !

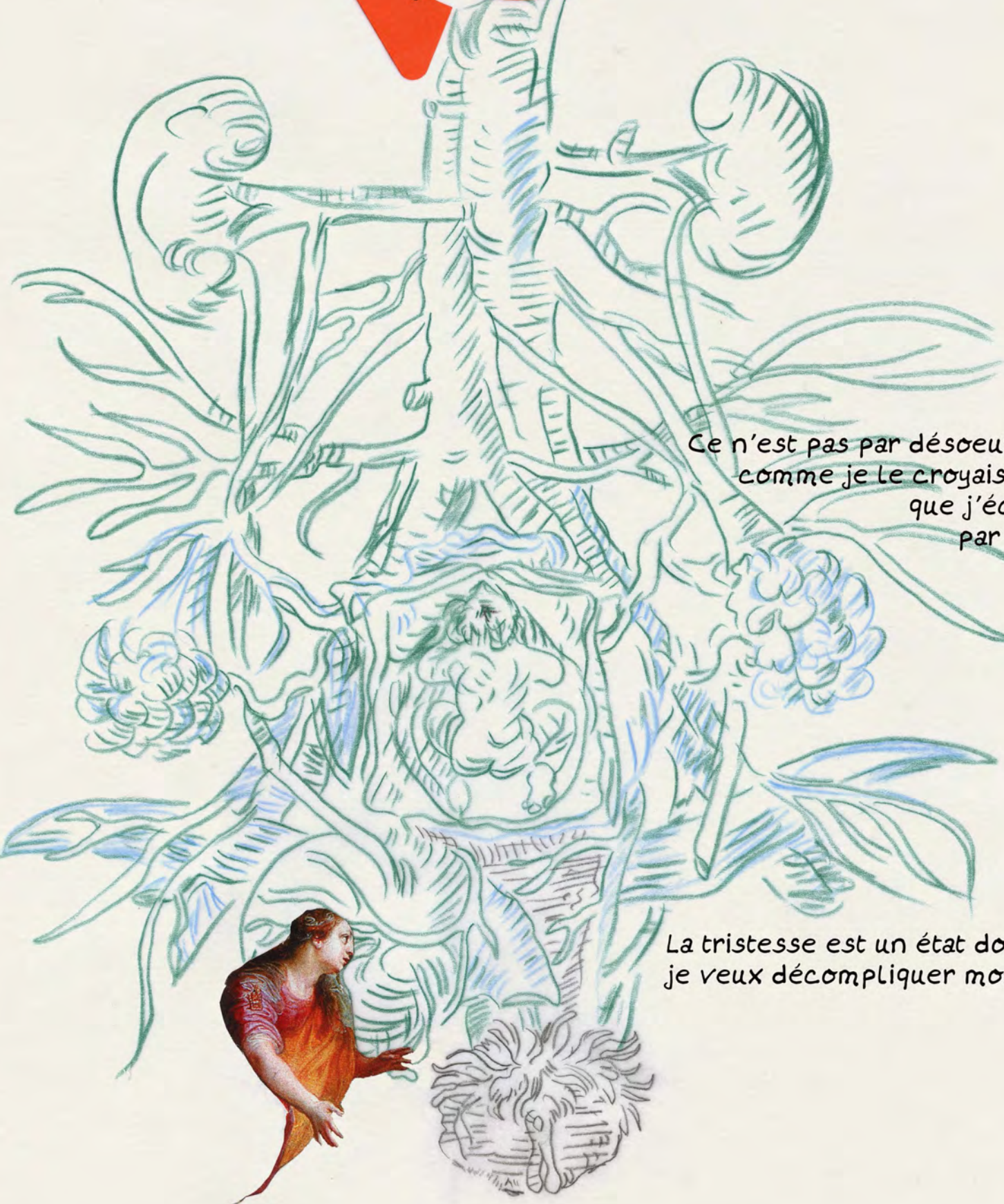
Si triste que je Finis
par ne plus voir dans
les images, dans ce jeu,
que son infinie tristesse.

Et c'est pour elle que je regarde,
et non plus pour la musique.


Pourtant, les images disparaîtront elles aussi.



Combien cette analyse de ma tristesse
est dangereuse. La vanité, que
je croyais vaincue va-t-elle reprendre
ici ses droits ?

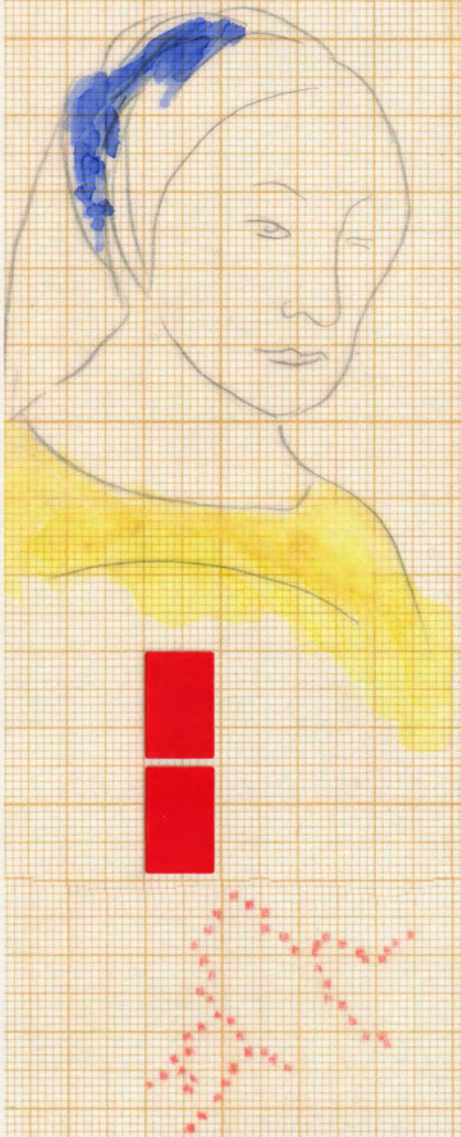


Ce n'est pas par désœuvrement,
comme je le croyais d'abord,
que j'écris, mais
par tristesse.



La tristesse est un état dont
je veux décompliquer mon âme.

La tristesse est une complication.
Jamais je ne chercherai à analyser
mon bonheur.



Je ne sais pas pourquoi je pense à ça : c'est extrait
du journal d'Alissa dans «La porte étroite» de Gide.

C'est amusant comme
on fait des liens
entre ses lectures.

Des liens entre des idées
et des personnes qui jamais
n'auraient pu... et elles sont
là, empilées sur la table de
nuit, côte à côte dans la
bibliothèque,

hasard des classements
alphabétiques,
hasard de nos rencontres et
de nos intérêts.



Pourquoi cette tristesse ?



Ce qui est beau
peut-il être triste ?

La beauté a-t-elle partie liée
avec l'éphémère, avec le deuil ?

Ou bien,
La beauté revient-elle inlassablement
après Les destructions
et Les guerres pour témoigner
qu'il existe une survivance
à la mort ?



Là, cest Freud qui s'interroge
durant une promenade avec deux amis :
Le pessimiste, Le mélancolique.

Son ami poète
déploie la destinée
éphémère de
la beauté.



Cela augmente au contraire
sa valeur, lui répond Freud,
mais la tristesse que l'éphémère
suscite en nous est impénétrable.

Le texte s'appelle «Éphémère destinée»
et précède de peu
«Deuil et mélancolie».



Le deuil,
l'éphémère
et la beauté...

Énigme de deuil,
énigme du beau.



Je comprends. Ce que tu adores par dessus tout,
en définitive, c'est la beauté ?

En un certain sens, peut-être..
peut-être que je cherche la beauté partout et toujours.

Mais par l'intermédiaire d'un miroir.



Celui de Grégoire de Nysse ?
Celui qui se trouve en nous
pour révéler nos capacités visionnaires ?..

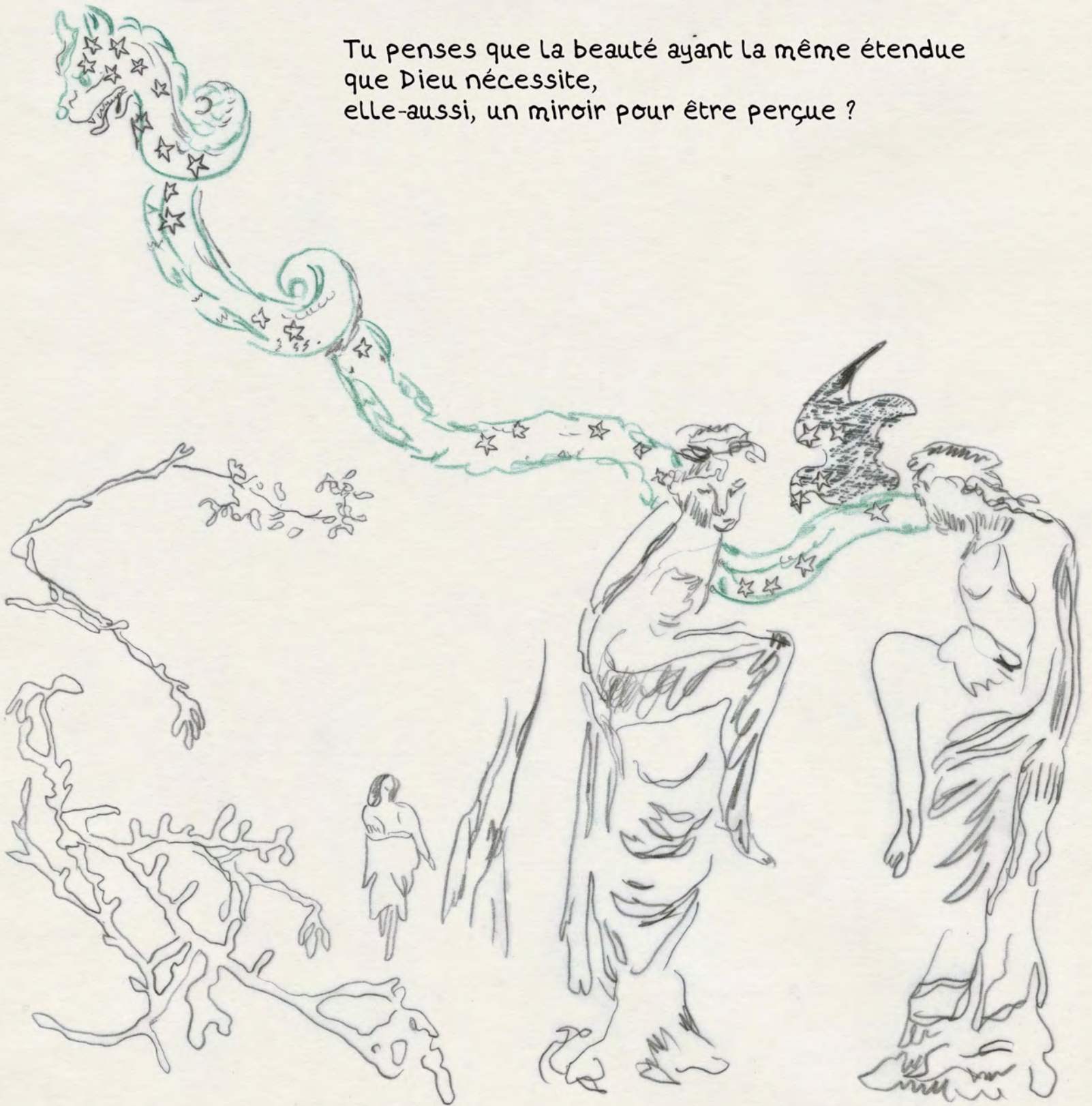
Apercevoir Dieu à l'aide d'un miroir.

Le saint offre à Dieu
la surface du miroir de son âme et reçoit
en retour une révélation.



ça peut être une vision mariale...
Elle agit comme révélateur...
Elle permet à l'âme de voir son Dieu
« comme dans un miroir ».

Tu penses que la beauté ayant la même étendue
que Dieu nécessite,
elle-aussi, un miroir pour être perçue ?



J'ai peut-être mal compris. En tout cas,
je ne te parle pas
d'une beauté raisonnée, ordonnée,
qui se donne comme telle.

C'est la beauté inattendue, cachée dans l'ordinaire.
Mais aussi dans l'immondice.
C'est une beauté qui se cherche, chaotique.
C'est aussi la beauté de ce qui nous détruit.



L'usine, la fumée de la centrale, le virus ou la bactérie,
Les chairs violacées.

Tout à coup, elle me frappe cette beauté.

Elle me semble se construire,
aller quelquepart, grandir,
envahir le monde peut-être.



Elle vient vers nous,
nous cherche
comme nous la cherchons.
En tant que beauté elle ne fait pas peur.

Pas de morale ici non plus.
Elle se niche aux endroits
où l'effroi et le dégoût devraient régner,
et sa présence...

Elle me trouble.



Pour cela, je l'aime particulièrement.

Regarde, la nuit tombe.

Je vais être abandonnée par Les dormeurs.

Y a-t-il pour moi une mission spéciale à accomplir
pendant que vous vous reposez ?
Ma veille peut-elle vous être utile ?

Quand je plonge dans le noir,
je dois y croire si je veux vivre.



Et je suis effrayée et exaltée d'avoir à commémorer
une souffrance précoce, un deuil.

C'est une souffrance sans froideur,
sans désenchantement, mais qui
a une soif insatiable, démesurée,
de voluptés.

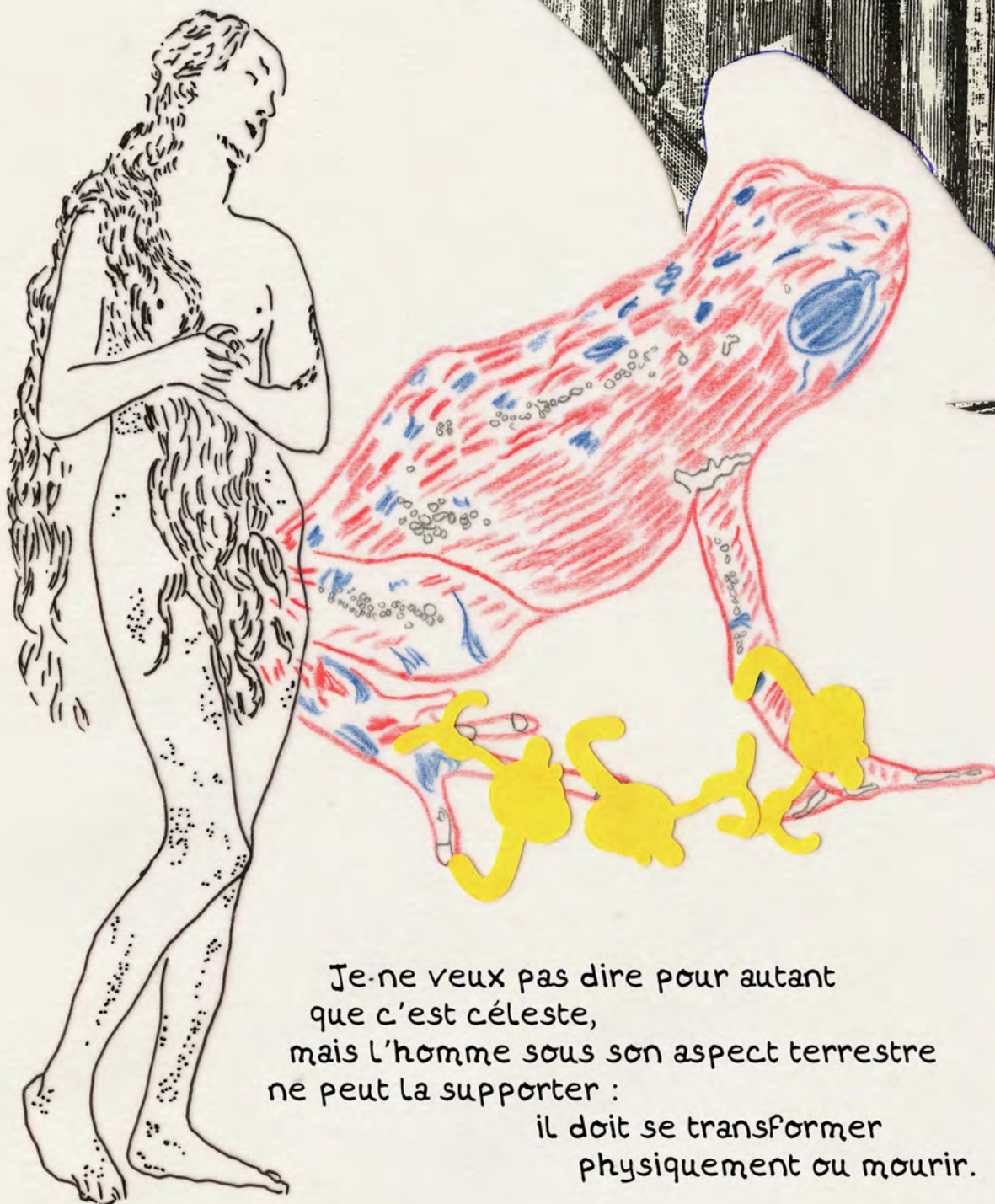


Volupté de vol,
de banditisme, de suicide.

La souffrance s'inverse alors
en une jubilation infinie.

Alors, il y a des instants
où je sens la présence de
l'harmonie éternelle.
Je l'atteins et ce
n'est pas terrestre.

ils durent cinq ou six secondes sans doute



Je ne veux pas dire pour autant
que c'est céleste,
mais l'homme sous son aspect terrestre
ne peut la supporter :
il doit se transformer
physiquement ou mourir.

Parfois je suis retournée
comme un gant à son approche.
Je ne sais pas dire autrement.



Le plus terrible c'est que c'est épouvantablement
clair, indiscutable et absolu.

Et la joie est si immense que si ça durait plus de cinq secondes, l'âme ne le supporterait pas et devrait disparaître!



Il faut se transformer physiquement ou mourir.

Mais tu viens de me décrire l'épilepsie !

Tu n'es pas épileptique ?

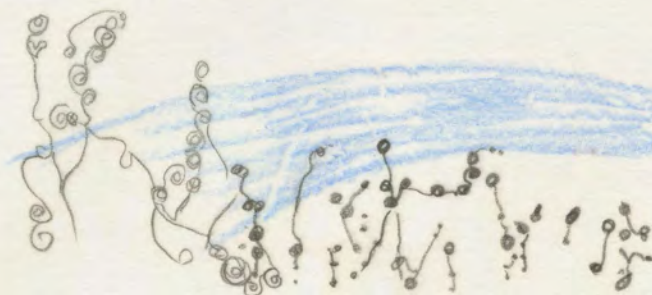
Non.

Tu Le deviendras.



Il y a un double aspect
dans la sensation que tu me décris :

à La fois une sorte de Flux
énergétique et une
inscription psychique.



On a beau parler, on ne sait pas plus d'où
et comment vient la joie ou la tristesse.
Et ça ne les transforme pas.




Oui, c'est très agaçant quand
on met le doigt sur un truc important, vital.
On a l'impression d'avoir fait une découverte majeure et
... il ne se passe rien.

Tu vois... cette impression d'un dévoilement,
d'une chose toujours là, qu'on aurait toujours su et qui était occultée.

Oui, mais ce savoir ne change rien!

Au quotidien on continue à faire avec,
mais malgré tout quelque chose se passe.





Une fois formulées, ces sensations
redistribuent l'ordre du langage
et donnent naissance
à un style.

C'est une notion présente
chez Kristeva, mais elle est
déjà là chez Freud,
dans sa vision de la littérature.



Et ça devrait te plaire,
à toi qui te passionnes
pour la question du
Style avec un grand «S»!

C'est surtout que je me lamente
de ne pas en avoir !



La «patte» de l'écrivain,
du peintre, du musicien

Et c'est vrai que je me
demande toujours d'où
ça pourrait venir.
Ça me hante :

...
c'est comme une magie inatteignable.


Et je le saurais si l'analyse amenait au style
(à part le style psychanalytique !).

Au contraire, beaucoup d'écrivains ont eu peur
de perdre leur écriture en entrant en analyse.

Conscients que c'était aussi leur
mal-être, leurs obsessions et les
«restes» irrésolus qui alimentaient
leur œuvre.

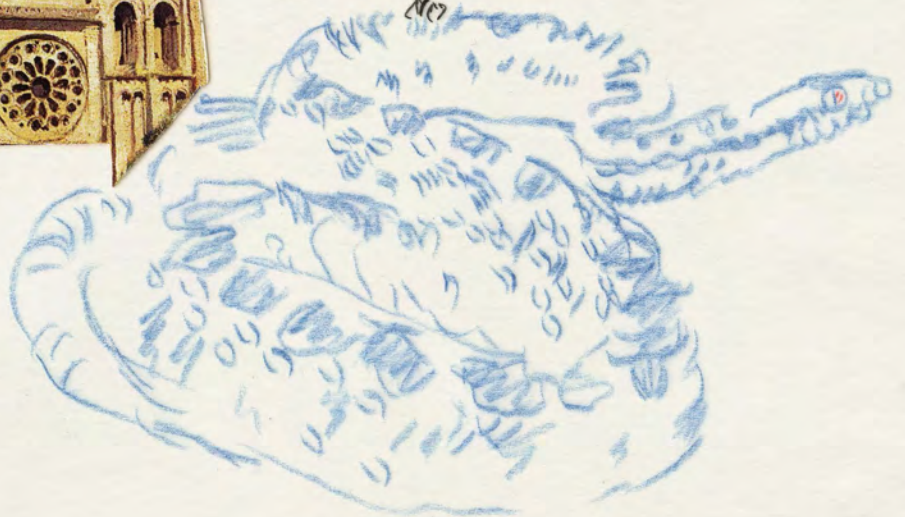
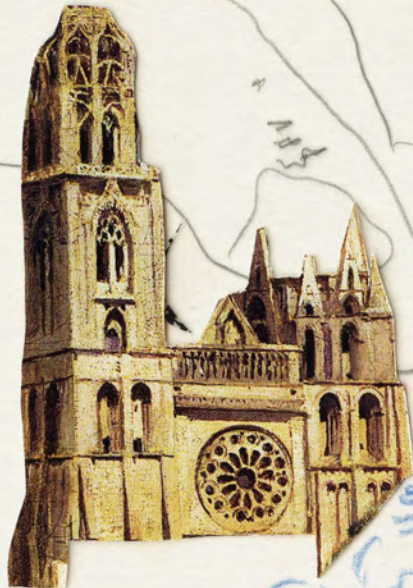


Comme on sait bien que parfois aider à la guérison complète
de quelqu'un peut le tuer,



et que certains des signes perçus comme
des symptômes, ou que la société nous
présente comme tels,

sont précisément
ce qui nous tient
en vie !



Tu sous-entends qu'il faut aller mal pour avoir du talent ?

Ce n'est pas vraiment ce que j'ai dit,

mais il vaut mieux vivre avec ses symptômes et
prendre la position d'artiste pour survivre,

pour vivre, plutôt que d'être guéri
et adapté.

Tu te sens artiste, toi ?



Attends, quand je dis : «prendre la position d'artiste»,
je ne parle pas forcément d'un choix conscient, bien sûr !



Tu connais mon opinion là-dessus, c'est politique!

Hmmm...

Plutôt quelque chose qui s'impose,
qui sauve, une question de survie
en somme.



En tout cas, Le style
cherche bien à rendre sensible
une position particulière :

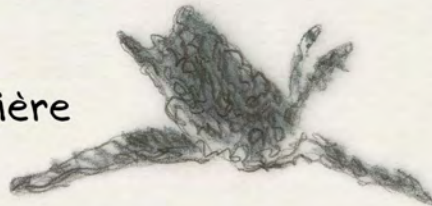
La position
de chaque artiste.



L'artiste crée ses propres
conventions en contournant
Les autres,



il rend perceptible et régulière
une position,



qu'on va retrouver, dans une singularité,
travestissant ses propres formes, son propre ordre.

La main, c'est une affaire de formes et de régularité :
il réorganise le monde des perceptions
et les discours.

Pas sûr que Kristeva dise
vraiment ça,
en fait.

Et Freud, il voulait dire quoi,
quand il parlait de l'hystérie
comme d'une œuvre
d'art déformée?



Mouais... J'ai toujours eu du mal
à le suivre là-dessus.

La littérature, sur ce modèle, ne serait plus
qu'une mise en scène des affects !

Kristeva, elle, s'appuie sur Dostoïevski pour essayer de comprendre comment les affects peuvent influencer, ou même créer un style.



Mais elle prend les choses à rebours en « décodant » un style qu'elle a elle-même mis en évidence.

À l'école, je me souviens
comme ça m'énervait cette façon de faire !

On étudiait un poème et on le décortiquait en imputant
un sens à chaque tournure.

Telle tournure aurait été choisie
par l'auteur, consciemment,
pour provoquer tel effet !



J'excelsais à ce jeu là.
Et plus tard, en psycho, studieusement, dans les « études de cas »,
chaque geste, chaque phrase, me faisaient écrire des tartines...

Je trouve ça tellement idiot maintenant...

Du décodage, voilà ce qu'on t'apprend !

Et penser que l'auteur VOUDRAIT
dire quelque chose en particulier, ça me dégoûte.



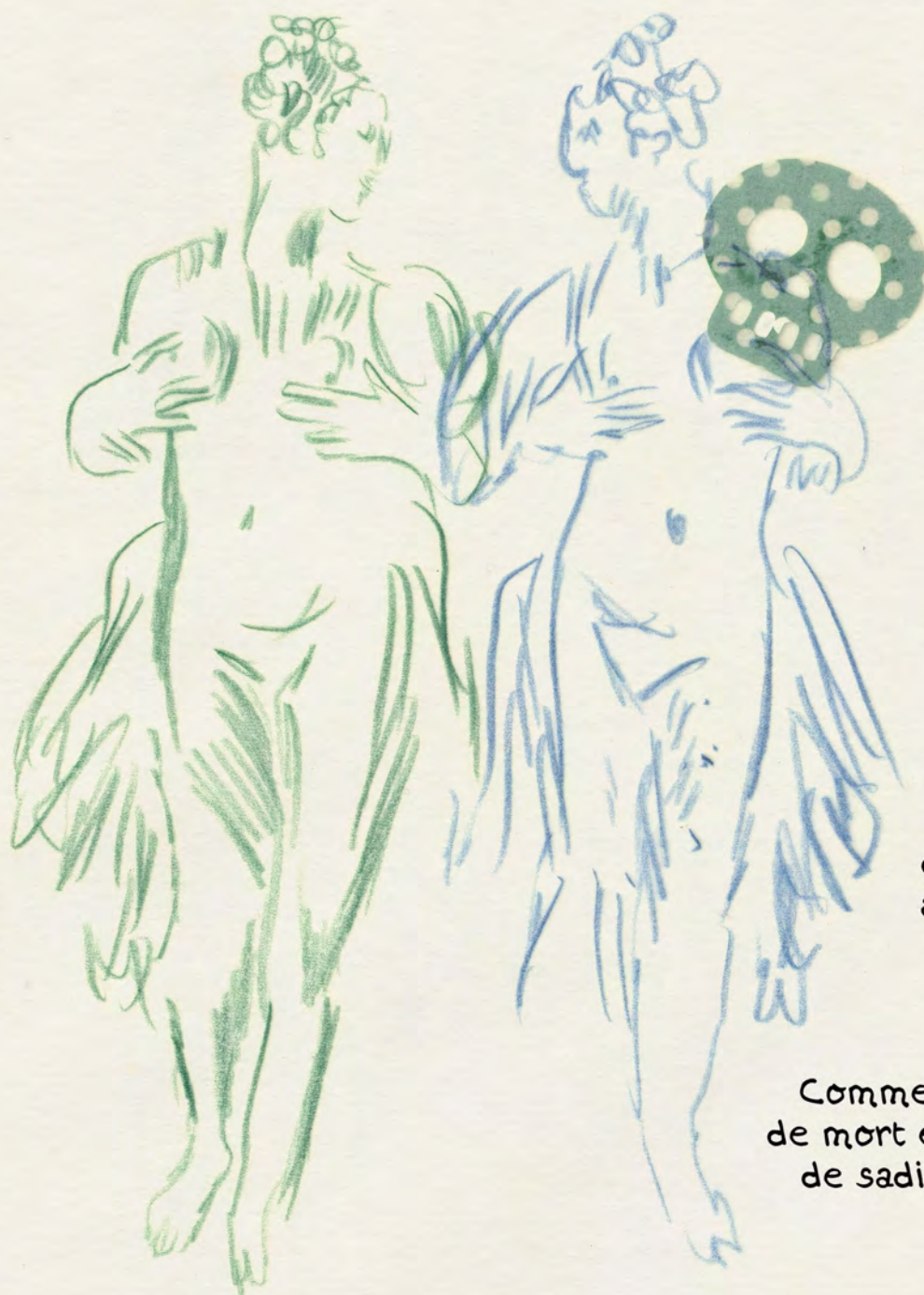
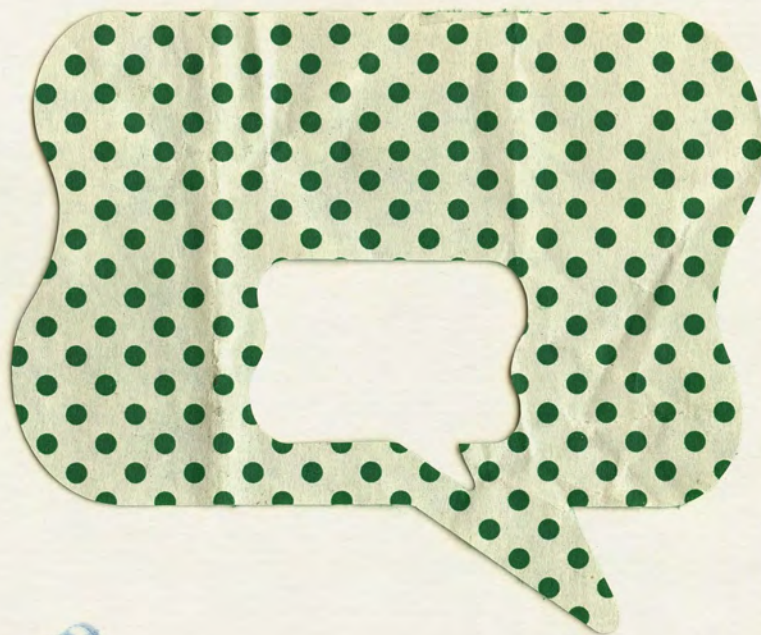
IL SAURAIT
ce qu'il fait
et nous manipulerait :

chaque figure de style, chaque image provoquera
l'effet désiré.

Et Le Fou ? Pareil ! On le décode !

Bon, elle regarde l'œuvre
de Dostoïevski.

Et dans son œuvre,
l'humanité de l'homme
ne réside pas dans la
recherche du plaisir :



elle réside
dans l'aspiration
à une souffrance
voluptueuse.

Comme une sorte de pulsion
de mort empêchée,
de sadisme entravé !

Dans « Le sous-sol » il fait une vraie plaidoirie pour la souffrance et il affirme que L'Homme peut parfois L'aimer passionnément.



D'ailleurs, ça me fait penser au bouquin dont tu m'avais parlé... Tu sais, celui où un homme veille sa femme qui vient de se tuer...

Ah oui! « La Douce »!
Je l'ai adoré, celui-là!



Ce long monologue, c'est vraiment glaçant...

Dans cette histoire-là, c'est une autre plaidoirie...
Mais, tu verras.



En tout cas, pour lui la
souffrance est une LIBERTÉ
AFFIRMÉE ;

il précise qu'il
ne défend pas la
souffrance en tant
que telle, mais
plutôt SON CAPRICE.

et il insiste pour qu'il lui
soit garanti, ce caprice.
Et bien que la souffrance ne soit
pas admise dans les palais,
pour lui elle

La souffrance n'est pas
politiquement
correcte !



...pour lui elle est l'unique cause de la conscience.

et même si c'est un des plus grands maux,
l'homme l'aime tant, sa conscience, qu'il
n'échangerait sa souffrance



contre aucune satisfaction !



L'idée, c'est que
Le « Grand Homme » de Dostoïevski
cherche du sens en toute chose,
et d'abord en lui-même.



Cette quête fait de lui un transgresseur
de lois, un criminel potentiel,



mais aussi un être en souffrance,
qui vit dans la douleur
de la conscience aiguë
de ses actes.



Cette souffrance est inséparable
de l'intelligence et
Les grands hommes éprouvent
une immense tristesse sur terre.



Hé, regarde ! Là-bas,
c'est Gaby !



Salut, ça va ?

Cool.
Et vous ?

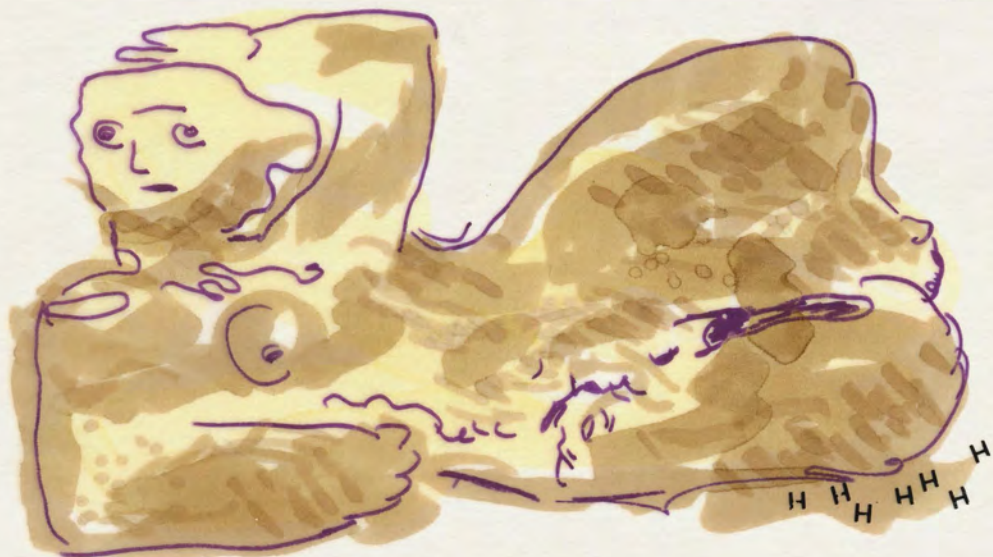
Bien.

Ouais, bien.
Tu fais quoi ?

Je me suis maté un super film.

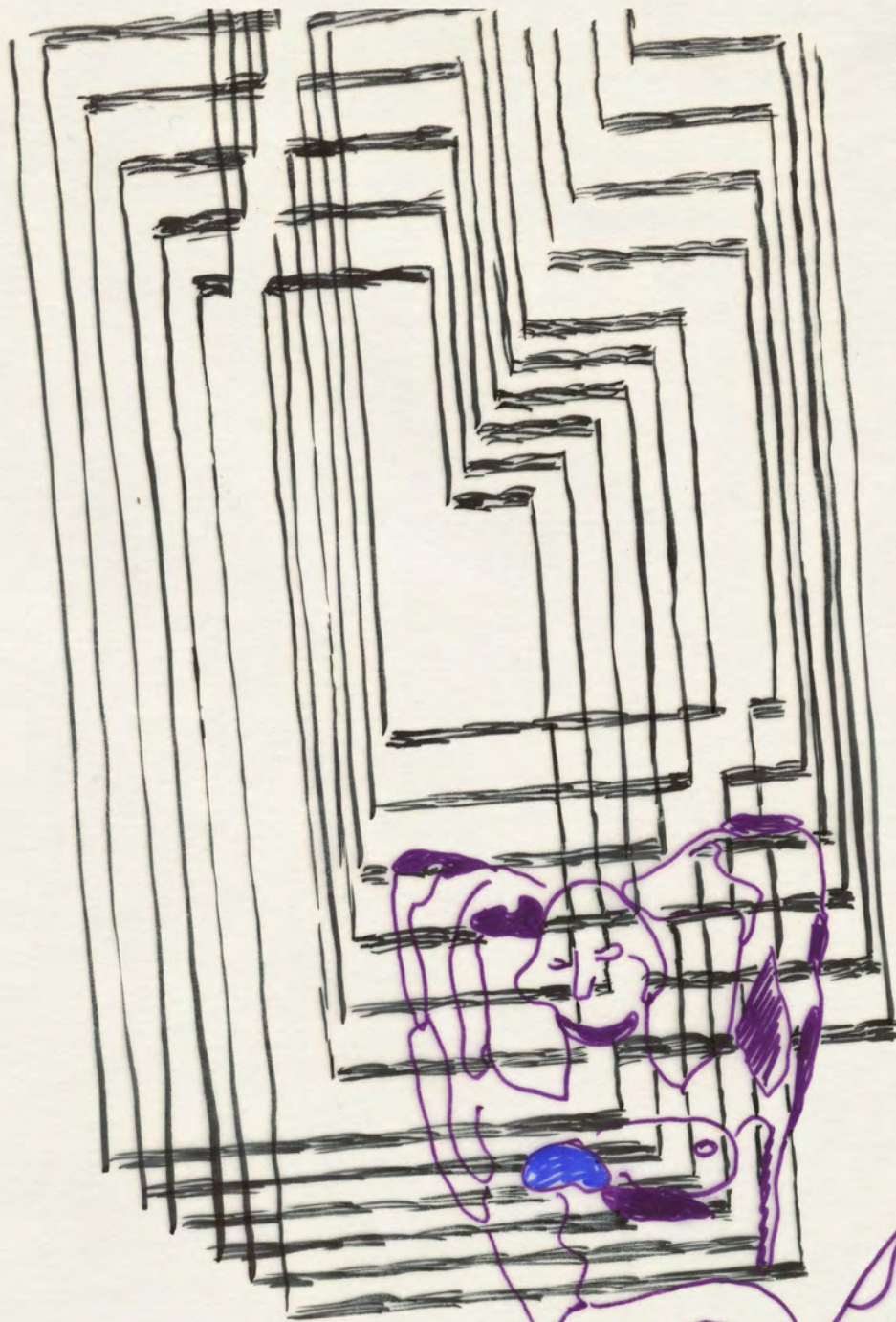
Ça s'appelle Relic.

C'est une fille qu'a fait ça,
je la connaissais pas.



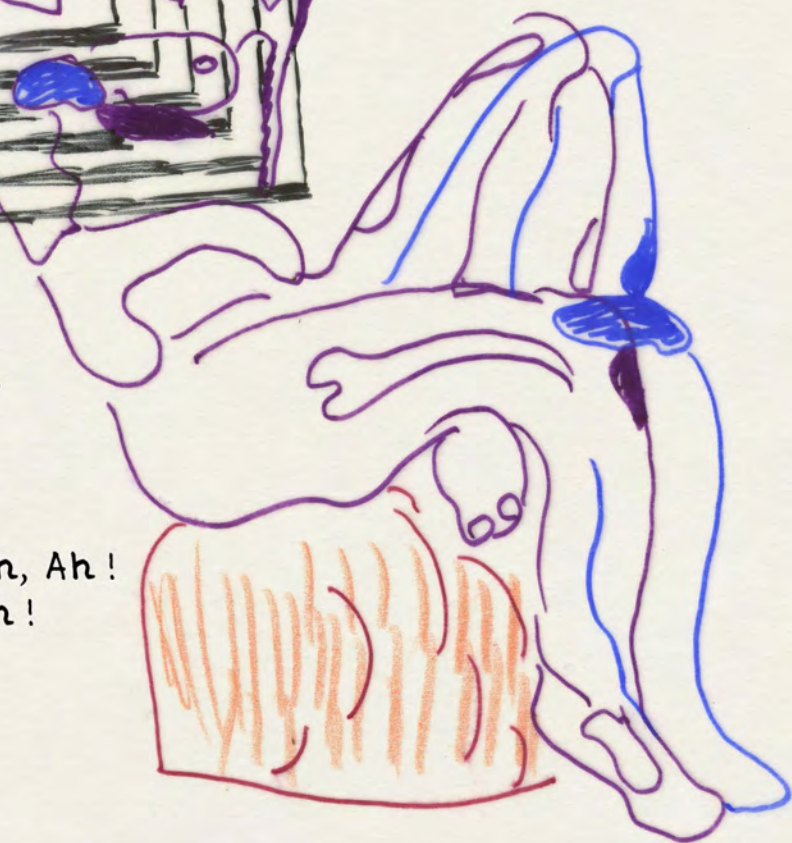
Je vous conseille carrément,
ça va trop vous plaire.

Et vous? Vous faites
quoi, en ce moment?



À part remplir des attestations
à la con?

Ah, Ah!
Ah, Ah!



Ben moi, je suis en train de lire un bouquin
de Kristeva que j'avais depuis pas mal de temps.



C'est sur la mélancolie.

Le bel objet capable
de nous envoûter dans son monde...





La beauté...





